

temps avec les moissons et les vendanges. Deux ans après, M. Philoxène Boyer fit représenter à l'Odéon un drame vivant et farouche que traverse le souffle antique, *Sopho* (un acte, en vers, 13 novembre 1850). En société avec M. Théodore de Banville, il donna au même théâtre : le *Feuilleton d'Aristophane*, comédie satirique en vers, représentée en 1853, et le *Cousin du roi*, comédie en un acte, jouée le 4 avril 1857. Dans l'intervalle, il avait publié : l'*Engagement*, scène en vers (1851); les *Chercheurs d'amour*, scènes de la vie romanesque, insérées dans le journal *l'Artiste* en 1855, et réunies, en 1858, sous le titre des *Delaissés*. En 1858, il a fait applaudir la Comédie-Française un à-propos dialogué, en vers libres, ayant pour titre : les *Muses de Molière*. L'année précédente, M. Philoxène Boyer avait commencé au cercle des Sociétés savantes, quai Malaquais, des conférences littéraires qui ont eu dans le monde lettré un certain succès : Byron, Henri Heine, Chateaubriand, Mickiewicz, Balzac, Schiller, et surtout Shakespeare, étudiés avec une chaleur singulière, rendirent populaire le nom du professeur, dont les leçons furent reproduites par quelques recueils. Un cours sur Béranger, entre autres, obtint un succès d'audition au cercle des Sociétés savantes. M. Théodore de Banville, dans une biographie consacrée à son frère en poésie et publiée avec accompagnement de charge au crayon dans le *Gaulois* du 19 septembre 1858, a un peu surfait M. Boyer orateur; entre amis et entre fantasistes, on devait s'y attendre. Si nous avions affaire ici à Vadius et Trissotin et non à deux hommes d'esprit, nous trouverions l'occasion d'appliquer l'*asinus asinum fricat*; mais, dans l'espèce, *asinus* disparaît et *fricat* reste seul. Toutefois, dans le panegyrique dont nous venons de parler, et en faisant abstraction de quelques touches par trop complaisantes, nous signerions volontiers le portrait que M. de Banville a tracé de son ami : « Jamais la libre éloquence ne s'est montrée avec plus de puissance et plus de grâce. Pas de système : Philoxène Boyer ne s'amuse pas, comme le très-ingénieur, très-savant et très-spirituel M. Taine, à prendre un mort illustre et à le découper pour en faire un joli cadavre ou un squelette bien préparé. Non : à force d'ardeur, à force d'amour, il veut à tout prix retrouver l'homme vivant, et il le retrouve; il cherche Byron et Henri Heine en poète; Chateaubriand en homme politique; Mickiewicz en amant passionné de la liberté. Il pense, il agit, il souffre avec son héros; par cette rare intuition qui a fait de lui un érudit consommé, il devine plutôt qu'il n'apprend tout ce qui a rapport au sujet qu'il traite. Son inspiration est si attractive que la science vient pour ainsi dire le trouver, comme les bribes de papier de soie courent au bâton de cire imprégné de l'électricité. Il lutte corps à corps avec son public, comme Jacob avec l'ange, et ne le lâche pas qu'il ne l'ait laissé vaincu, subjugué, éperdu, sous le charme. J'ai vu son auditoire et lui oublier le temps et rester quatre heures dans la petite salle qui devait réunir pour une heure seulement le jeune professeur et ses amis inconnus. Quand il est écouté, compris, admiré comme il mérite de l'être, Philoxène ne connaît plus l'effort, ni la fatigue, ni les horloges. On aurait pu demeurer la cent ans comme dans le conte de la *Belle au bois dormant*; il n'aurait pas cessé de souffrir et de combattre avec le grand homme dont il disait l'histoire. En effet, comme plus d'un magicien, Philoxène enchante les autres et il s'enchant; en emportant les âmes vers l'azur où se débattaient les comètes furieuses, son âme à lui s'envole plus haut et plus loin, dans l'infini. Il ne croit pas au précepte qui ordonne à l'orateur d'être maître de lui pour émouvoir les autres, et, en qualité de poète lyrique, il suit tout bonnement le précepte de notre maître Horace, et, s'il veut faire pleurer, c'est d'abord lui qui se désole. » Pour nous, qui découvrons en M. Philoxène Boyer, soit comme poète, soit comme orateur, d'exquises qualités, nous pensons que son talent gagnerait beaucoup s'il consentait à se défaire de certains enthousiasmes hors de portée et à dire les choses plus simplement. M. Philoxène Boyer est original, il est plus savant que ne le sont d'ordinaire les poètes qui s'intitulent fantasistes; en voilà assez, semble-t-il, pour qu'il dédaigne les procédés littéraires de ceux qui aiment à parler pour ne rien dire. Il aime, et il l'a prouvé, à parler pour dire quelque chose. Soit, mais qu'il se défasse donc de ces grands mots qui ne contiennent pas toujours de grandes choses; qu'il se garde de crier au lieu de chanter; qu'il laisse le porte-voix à de moins dignes, puisqu'une flûte lui suffit. Au moment où nous traçons ces lignes, un journal annonce que M. P. Boyer va reprendre ses cours interrompus; nous souhaitons de grand cœur que cette nouvelle soit vraie, et nous sommes sûr que l'orateur échevelé de 1857 reparaitra devant le public un peu calmé : le public y gagnera, et l'orateur aussi.

Outre les ouvrages cités précédemment, on doit encore à M. Philoxène Boyer un grand nombre de vers qu'il recite avec bonheur et passion, mais qui n'ont pas tous été imprimés. On lui doit aussi des *Odes*, des *Cantates*, des *Hommages*, à l'occasion d'événements publics contemporains; des notices biographiques et des articles de critique littéraire dans divers recueils. Il a rédigé, à dater de 1858, un cour-

rier de Paris dans un journal étranger, le *Levant*. En 1862, l'Académie lui a décerné le prix Lambert à titre de rémunération de ses travaux littéraires. Précédemment, les amis et les admirateurs polonais de Mickiewicz lui avaient offert une bague commémorative de ses études sur le grand poète. Travailleur obstiné, écrivain tout entier livré à son art, M. Philoxène Boyer, que la fortune n'est plus venue visiter depuis qu'il l'a chassée en ses heures de folle jeunesse, méritait sous tous les rapports ces encouragements et ces distinctions. M. Philoxène Boyer est un grand collectionneur de livres, et il n'est pas rare de le rencontrer sur les quais, triste, inquiet, voûté, furetant dans toutes les boîtes des bouquinistes, ou errant, chargé de ballots d'opuscules et d'éditions poussiéreuses, pliant sous le faix comme un commissionnaire ou mieux comme un bibliophile. Il apporte dans ses chasses une persistance inouïe et affronte toutes les saisons, pour guetter au passage l'in-12 récalcitrant, l'in-8° sourd à ses appels. On raconte que, travaillant en 1860 à sa thèse de doctorat, laquelle devait rouler sur l'*Hamlet* de Shakespeare, il était parvenu à réunir dans son cabinet tous les ouvrages, moins un seul, comprenant la bibliographie de cette pièce. Les deux cent dix-neuf volumes recueillis par lui ne suffisaient point à ses appétits de bibliophile, et on le vit poursuivre avec un ardeur sans pareille le deux-cent-vingtième bouquin absent de cette imposante collection, c'est-à-dire la brochure intitulée : *Parallèle entre Shakespeare et Aristote*. A l'heure qu'il est, l'obstiné chercheur l'a-t-il trouvée? Nous le souhaitons. — M. Philoxène Boyer a fait partie du comité de la Société des gens de lettres; il a été, en cette qualité, chargé de travailler à la composition du *Trésor littéraire de la France*, publié au nom de cette société et violemment attaqué par une grande partie de ses membres, lors de son apparition en 1865-1866, comme donnant une idée incomplète de notre littérature, et une opinion erronée de certains philosophes ou écrivains politiques. Hâtons-nous d'ajouter que M. Philoxène Boyer n'a rien à voir dans ces critiques, et que sa responsabilité n'est aucunement en jeu dans cette affaire... inqualifiable. Nous disons inqualifiable, simplement parce que, tout d'abord, notre intention était de nous servir du qualificatif triste; mais, après réflexion, nous avons compris que, dans l'espèce, triste serait trop fort.

BOYER DE NICE (Guillaume), troubadour français dont Nostradamus fait l'éloge et à qui il attribue un *Traité d'histoire naturelle*, dédié à Robert, roi de Sicile. Les comtes de Provence le nommèrent podestat de Nice, sa ville natale. Nous ne possédons de lui qu'une chanson composée pour Marie de France, femme du duc de Calabre. Il mourut vers l'an 1355.

BOYER DE PRÉBANDIER, médecin français, né à Montplaisant (Périgord), dans le XVIII^e siècle. Il traduisit de l'anglais les ouvrages suivants : *Essai sur la nature et le choix des aliments*, par Arbuthnot; *Essai de l'effet de l'air sur le corps humain*, par le même; *Traité de la petite vérole*, par Lobb; *Traité des maladies de la peau*, par Turner; *Essais de médecine et de physique*. On lui doit en outre un *Essai sur les abus de la saignée*.

BOYER-PEYRELEAU (Eugène-Edouard), officier français, né à Alais, mort vers 1840. Après avoir fait les campagnes d'Italie, il fut nommé aide de camp, puis chef d'état-major de l'amiral Villaret-Joyeuse, qu'il suivit à la Martinique. Dans la campagne de 1812, il remplit les fonctions de chef d'état-major de la garde. Il se distingua dans les combats dont la Champagne fut le théâtre en 1814. Nommé commandant en second de la Guadeloupe, il y arbora le drapeau tricolore pendant les Cent-Jours, et fut, au retour des Bourbons, condamné à mort; mais sa peine fut commuée et on lui rendit sa liberté après trois ans de prison. Il a publié : *Des Antilles françaises et particulièrement de la Guadeloupe* (1816, 3 vol. in-8°).

BOYER DE REBEVAL (Joseph, baron), l'un des plus braves généraux des guerres de la République et de l'Empire, né à Vaucouleurs en 1768, mort en 1822. Il fut blessé plusieurs fois dans la campagne de Russie, et fut nommé général de division après la bataille de Dresde.

BOYER-FONFRÈRE, conventionnel. V. FONFRÈRE.

BOYERMANS (Théodore), peintre flamand, né à Anvers en 1620, mort en 1677. Il se forma par l'étude des œuvres de Van Dyck et devint l'un des plus habiles imitateurs de ce maître. Les historiens de l'art n'ont pas accordé à Boyermans toute l'attention qu'il mérite : « Son imagination facile, dit M. Paul Mantz, se joue aux grandes compositions; son dessin a des libertés heureuses; sa palette, un peu sombre quelquefois, abonde cependant en tons riches et brillants : il peint, non comme Van Dyck, mais dans sa manière, des têtes lumineuses et vivantes. » Les *Vaux de saint Louis de Gonzague*, tableau du musée de Nantes, daté de 1671, justifient cette appréciation du talent de Boyermans. L'église de Saint-Jacques, à Anvers, possède une fort belle *Assomption*, datée de la même année. On voit au

musée de la même ville, entre autres peintures de cet artiste, une grande composition allégorique représentant : *Anvers, mère nourricière des peintres*.

BOYKINIE s. f. (boi-ki-ni). Bot. Genre de plantes, de la famille des saxifragées, comprenant plusieurs espèces propres à l'Amérique boréale.

BOYLE, ville d'Irlande, comté et à 40 kilom. N.-O. de Roscommon, sur la petite rivière de même nom; 4,600 hab. Commerce de grains, beurre et lin. On y remarque les belles ruines d'une abbaye fondée en 1152 et le château de Rockingham.

BOYLE (Robert), célèbre physicien et chimiste anglais, né en 1626 à Lismore, en Irlande, mort à Londres en 1691, fut peut-être le savant qui prépara le mieux les voies à la chimie moderne. Dédaignant les procédés des alchimistes, ses prédécesseurs, et suivant les traces de Bacon, l'illustre propagateur de la méthode expérimentale, il perfectionna la machine pneumatique, au moyen de laquelle il fit une multitude d'expériences sur l'évaporation de divers liquides dans le vide, sur la pression de l'atmosphère, sur l'impossibilité d'obtenir un vide parfait, sur les poids des corps dans le vide, etc.; démontra que les corps en combustion ont besoin d'air et qu'ils s'éteignent dans le vide; donna la mesure exacte de l'absorption de l'air dans les calcinations, et fut le premier guide de ceux qui ont étudié les phénomènes chimiques de l'air; le premier aussi, il marqua nettement la différence qui existe entre le mélange et la combinaison, et c'est lui encore qui arracha à quelques charlatans ambulants les secrets du phosphore et du quinquina. Comme Conrart, en France, Boyle réunissait chez lui, dès 1645, des hommes passionnés pour la science, lesquels devinrent sous Charles II le noyau de la Société royale de Londres. Boyle n'était pas moins pieux que savant : l'établissement des missions, la propagation du christianisme dans les Indes étaient l'objet de ses soins constants, et il dépensa des sommes considérables pour faire traduire et imprimer à ses frais la Bible en irlandais et en gallois. Ses œuvres, publiées à Londres en 1744, forment 5 vol. in-fol.

BOYLE (Roger), comte d'Orerry et baron de Broghill, frère du précédent, né à Lismore en 1621, mort en 1679. Il servit d'abord fidèlement la cause de Charles I^{er}, mais consentit ensuite à accepter de Cromwell un commandement en Irlande, parce que le protecteur n'exigea de lui aucun serment. Charles II, lorsqu'il eut recouvré le trône d'où la révolution avait précipité son père, nomma lord Broghill conseiller privé d'Angleterre et d'Irlande. Quand Roger Boyle avait des loisirs, il s'occupait de littérature, et il laissa plusieurs tragédies, un roman intitulé *Parthénisse* (1665), ainsi qu'un traité sur l'*Art de la guerre* (Londres, 1677).

BOYLE (Charles), comte d'Orerry, fils du précédent, né à Chelsea en 1676, mort en 1731. Pendant qu'il faisait ses études à Oxford, il publia une nouvelle édition des *Epîtres de Phalaris*, et une traduction anglaise de la *Vie de Lysandre*, par Plutarque. Devenu pair d'Angleterre et étant entré dans l'armée, il prit part à la bataille de Malplaquet comme major général. Plus tard, il resta six mois enfermé dans la Tour de Londres, parce qu'il se trouva compromis dans une intrigue de cour. Ce fut à lui que George Graham dédia le planétaire dont il était l'inventeur et qui est connu des astronomes sous le nom d'Orerry. — Son fils, Jean BOYLE, se fit remarquer à la chambre des lords par son opposition au ministre Walpole. Il laissa quelques ouvrages, entre autres *Translation of the epistles of Pliny*, et *Remarks on the life and writings of doctor Swift* (1762), travail que Lacombe a traduit en français.

BOYLEAUX (Etienne), prévôt de Paris. V. BOILEAUX.

BOYM (Michel), jésuite polonais, né à Lemberg vers 1620, mort en 1659. Envoyé comme missionnaire en Chine (1650), il sut y gagner la faveur de l'empereur Chou-n-Tchi et en profita pour faire une étude approfondie de la langue et de la médecine chinoises. A son retour en Europe (1653), il rencontra à Rome le savant antiquaire et orientaliste Kircher, et s'occupa, à sa prière, de traduire les inscriptions gravées sur des tables de marbre qui avaient été trouvées en Chine et rapportées de ce pays en 1625. Il donna à cette époque aux jésuites de Vienne une flore sommaire de la Chine, que ceux-ci firent imprimer et orner de planches artistement gravées pour l'offrir à l'archiduc Léopold. Cet ouvrage, qui parut sous le titre de *Flora sinensis* (Vienne, 1656), était devenu tellement rare dès le commencement du XVIII^e siècle, que le savant Bayer, croyant qu'il n'avait jamais été imprimé, le traduisit en français sur le manuscrit original, afin de l'insérer dans le recueil de Thévenot (1730). On doit aussi au même Bayer une traduction française du récit du voyage de Boym, que celui-ci avait écrit à Smyrne pendant son retour et qu'il publia à Vienne en 1654 sous le titre de *Relation de la Chine*. Boym retourna en Chine en 1655 et y mourut quatre ans après. Il avait traduit, dans ce second voyage, le *Wang choho*, ouvrage qui était en quelque sorte le compendium de la médecine chinoise à cette époque. Le

jésuite Couplet, son compagnon, envoya en 1658 cette traduction manuscrite aux jésuites de Batavia, avec prière de la faire passer en Europe; mais Clayer, général de l'ordre dans cette ville, se contenta d'extraire du manuscrit les quatre livres qui traitent du poulx, et, sans mentionner le nom de l'auteur, il les inséra, avec les écrits d'autres missionnaires en Chine, dans l'ouvrage intitulé : *Specimen medicinae sinicae* (Francfort-sur-le-Mein, 1682). Couplet parvint à ressaisir chez Clayer lui-même le manuscrit intact et le publia dans les *Annales de l'Académie de Vienne*, sous le titre de *Clavis medicinae ad Chinorum doctrinam*. C'est un ouvrage d'une grande importance et auquel les savants assignent la priorité dans son genre. On a aussi de Boym un Dictionnaire chinois-polonais. Ses œuvres sont excessivement rares, et la Bibliothèque de Vienne est probablement la seule qui les possède aujourd'hui.

BOYMIE s. f. (boi-mi) — du nom du jésuite Boym, naturaliste polonais). Bot. Genre de zanthoxylées, établi d'après un arbrisseau de la Chine.

BOYNE (*Buundus*, *Bwinda* et *Buinda*), rivière d'Irlande, prend sa source près de Carbury, dans le comté de Kildare, traverse le comté de Meath, où elle baigne Trim, Navan et Drogheda, et se jette dans la mer d'Irlande à 3 kilom. au-dessous de cette dernière ville, après un cours de 104 kilom. Sur les bords de cette rivière, à 3 kilom. de Drogheda, on a élevé, en 1836, une colonne en mémoire de la bataille gagnée par Guillaume III, sur Jacques II, le 1^{er} juillet 1690. V. ci-après.

BOYNE (BATAILLE DE LA). Lorsque l'arrivée du prince d'Orange en Angleterre eut précipité la révolution que cet habile ambitieux avait préparée, Jacques II, renversé du trône, se retira à Rochester; mais le roi déchu ne tarda pas à s'apercevoir que ses gardes lui fermaient toutes les avenues de Londres et ne lui laissaient ouverte que la route de la mer. C'était une invitation muette, mais impérieuse, de quitter l'Angleterre. Jacques, après quelques velléités de résistance, céda aux conseils de la peur empruntant le langage de la prudence, et se réfugia auprès de Louis XIV. Dès que son départ fut connu, les lords se constituèrent gardiens des intérêts nationaux, déclarèrent le trône vacant et nommèrent Guillaume protecteur. Mais ce titre, dont Cromwell lui-même avait été forcé de se contenter, ne pouvait satisfaire la profonde ambition du prince d'Orange. Ce n'était pas pour conquérir une royauté déguisée qu'il avait noué tant d'intrigues, déployé tant de patience artificieuse et de génie, et qu'il était parvenu enfin à neutraliser par la ligne d'Augsbourg la redoutable intervention de Louis XIV. V. AUGSBURG (ligue d').

Guillaume voulait succéder à son beau-père, qu'il avait tant contribué à chasser, dans tous ses titres comme dans toute l'étendue de son pouvoir, et il en était arrivé à un point où il eût été dangereux pour les ennemis qu'il avait dans le parlement d'opposer une trop vive résistance à sa volonté. Tous les obstacles furent bientôt aplatis, et, le 22 février 1689, le chef des hérauts d'armes proclama à haute voix, sous les murs de White-Hall, Guillaume et Marie (son épouse et fille de Jacques II) roi et reine d'Angleterre. Guillaume, cependant, ne se faisait pas illusion; tandis que l'Angleterre retentissait encore des fêtes de son avènement, il mesurait de son tranquille et profond regard les périls de la situation, et il sentait le sol trembler sous lui. Son incomparable connaissance des hommes lui avait depuis longtemps révélé la singulière mobilité de leurs passions, ainsi que l'inconstance et l'ingratitude habituelles des parfis. Déjà s'opérait une réaction toute favorable au roi exilé, dont les torts, n'étant plus sentis, commençaient à se faire oublier. De plus, l'Irlande se soulevait presque tout entière, et derrière elle apparaissait la France menaçante et Louis XIV, qui, après avoir accueilli le monarque fugitif, allait entreprendre de le rétablir. C'est en Irlande, en effet, que les premiers coups furent portés. Dès la seconde année de son règne, en 1686, Jacques II avait songé à faire de ce pays une place d'armes pour tenir en bride l'Angleterre ou pour y trouver un refuge en cas de revers, et il n'aurait eu aucune peine à y opérer une révolution selon ses vœux, qui étaient ceux de ce peuple. Il était naturel que les Irlandais, presque tous catholiques, préférassent un roi qui partageait leur croyance à un souverain protestant qui, malgré son esprit bien connu de tolérance, pouvait être dominé par les circonstances ou par les opinions de ses sujets d'Angleterre. De plus, Jacques II eut le bonheur de trouver dans le célèbre Tyrconnel, auquel il avait confié le commandement supérieur de l'Irlande, un serviteur dévoué qui fut assez habile pour tromper le rusé Guillaume et temporiser, tandis qu'il engageait secrètement Jacques à repasser la mer, le flattant de l'espoir de recouvrer son trône s'il pouvait débarquer en Irlande avec quelques régiments français, de l'argent et des armes. Mais ce prince ne se trouvait pas à la hauteur de cette situation; à la cour de Louis XIV, qui l'avait accueilli avec la plus délicate générosité, il répondit mal à l'opinion qu'on avait d'abord conçue de sa personne. Du courage intrépide qu'il avait montré dans sa jeunesse, il n'avait conservé qu'un opiniâtre